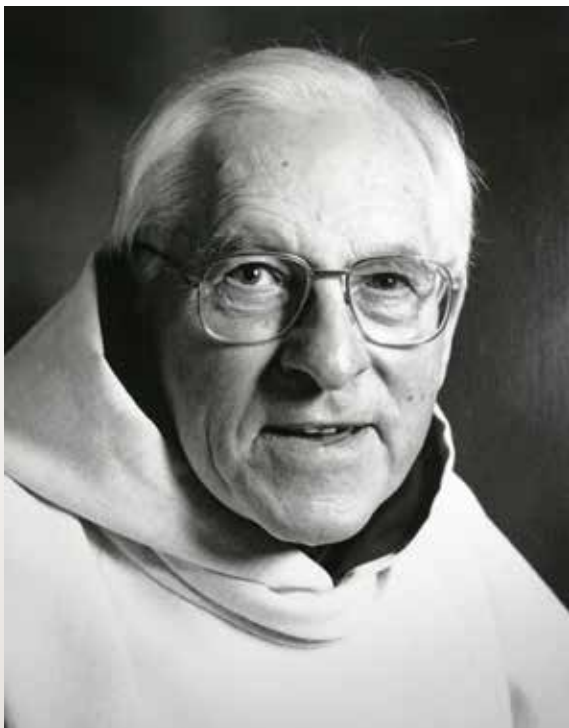




Méditer  
avec  
Jacques Loew

MISSION SAINTS-PIERRE-ET-PAUL



Jacques Loew naît le 31 août 1908 à Clermont-Ferrand en France et jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, il était de son propre aveu terriblement incroyant. Un séjour à la Valsainte en Suisse l'amène à s'interroger sur Dieu. Dès lors sa vie bascule. Il entre chez les dominicains et devient en 1941 prêtre docker sur les quais du port de Marseille. C'est le début d'une expérience missionnaire que la crise des prêtres ouvriers, en 1954, n'interrompt pas. Il fonde la Mission Ouvrière saints Pierre-et-Paul, dont le rayonnement déborde très vite la France pour s'étendre en Amérique latine, au Canada, au Japon, en Allemagne. En 1969, il crée à Fribourg l'Ecole de la Foi dont le propos est de faire des disciples nourris de la Parole de Dieu. L'âge venant, en 1981, il se retire à la Trappe de Cîteaux pour finir ses jours dans la prière. Ce sera le début d'un itinéraire monastique de vingt années qui le conduira successivement à Tamié, à Saint Jean de l'Albère dans un ermitage de moniales comme ermite et, enfin, à l'Abbaye d'Echourgnac où il est accueilli par des moniales cisterciennes. C'est là qu'il meurt le 14 février 1999.

Une vie bien remplie qui fait de Jacques Loew une figure de l'Eglise.

Ce petit carnet contient quelques écrits pertinents de notre fondateur, Jacques Loew (1908-1999). Il a fondé la Mission Ouvrière saints Pierre-et-Paul (MOPP) et L'Ecole de la Foi à Fribourg (Suisse).

L'ensemble de ces textes de méditation sont extraits des livres: « Dans la nuit j'ai cherché », « Comme s'il voyait l'Invisible » et « Mon Dieu dont je suis sûr ».

Vous trouverez de brefs extraits de ces trois livres pour nourrir votre méditation jour après jour sur une période d'un mois et à la fin du livre quelques dates significatives de la vie de Jacques Loew.

Dans un langage descriptif et des images expressives qui lui appartiennent, Jacques écrit dans une note inédite (Jour de l'Annonciation du Seigneur de 1997):

*« Péda-ler dans le vide humain et dans le vide apparent de Dieu, que rien ne saisit: croire c'est continuer à péda-ler, sans embrayer sur rien d'autre que Dieu qui ne peut être – au-delà de nos impressions et de nos imagina-tions – en lui-même ou que pur amour ou inexistant. »*

Toujours croire a été la pierre d'achoppement de la vie de Jacques Loew, un combat, un défi !

Dieu est pur amour, et cet Amour, dès qu'il se porte à un autre que Lui-même, est créateur de cet autre, ou de quelque chose en cet autre. Refuser ce que Dieu fait ou crée, c'est refuser Dieu même.

Car l'amour de Dieu pour nous est un amour créateur. Ce que notre père et notre mère ont fait dans cette fraction de seconde où ils nous ont donné la vie, Dieu le fait pour chaque créature tout au long de la durée de son existence. Je n'existe à l'instant présent que parce que Dieu me fait participer à son existence, et son amour se traduit en ce qui m'est proposé : chaque moment est une création de Dieu qui se continue.

Lorsque le secret de l'instant présent nous est devenu familier, plus rien ne saurait nous ennuyer, pas même l'ennui, plus rien ne nous trouble, pas même notre misère. Les conséquences de mes fautes, aussi douloureuses soient-elles, j'y acquiesce, car Dieu certes ne voulait pas mon péché, mais le désordre qui en résulte, le gâchis où je me suis mis et dont je porte la peine maintenant, cela Dieu le veut, comme Il veut que je mette tout en œuvre pour réparer.

*Comme s'il voyait l'Invisible*, édition du Cerf, 1987, p. 141

Ainsi, beaucoup d'entre nous cherchent sincèrement Dieu, mais pour ainsi dire ne l'écoutent jamais. Ils se fabriquent alors un Dieu à leur idée et très vite la vie leur montre que leur idée n'était pas la bonne ; ils renoncent alors parfois, ou parfois se découragent et abandonnent. Mais ils ne se sont pas demandés si, après tout, Dieu n'a pas dit lui-même *qui* il était, s'il n'a pas parlé lui-même, s'il n'est pas son propre témoin. [...].

Ils veulent, voyez-vous, atteindre Dieu par leurs propres forces, s'élever eux-mêmes jusqu'à Lui. Et l'on sait la confusion qui s'en est suivie. On ne trouve pas Dieu en bâtissant soi-même une Eglise, une religion dans laquelle on s'installerait ensuite pour y rencontrer Dieu.

On trouve Dieu, en disant, comme le petit adolescent Samuel, dans le temple juif d'autrefois :

« Parle Seigneur, ton serviteur t'écoute. »

*Dans la nuit j'ai cherché*, édition Centurion, 1991, p. 8-9

Ne dites pas trop facilement : « C'est évident ». Car la plupart des idées fausses que l'on a sur Dieu viennent de ce que l'on a oublié l'un ou l'autre de ces deux aspects inséparables : *le Très-Haut*, *le Tout-Proche*.

Quand on réduit Dieu à être distributeur de faveurs : bien vendre ma vache malade ou mon auto esquinquée, faire réussir à l'examen le candidat paresseux, c'est qu'on a oublié le Dieu très grand qui attend de nous autre chose que des cierges intéressés ou des prières de circonstance.

Et quand on ne prie plus, allant raconter partout que Dieu nous a laissé tomber et qu'il ne s'occupe pas de nous, et « Après tout qu'est-ce que ça peut bien lui faire ? » c'est qu'on ne comprend pas le Dieu très intime et tout présent. Et les deux aspects de Dieu ne font qu'un, car s'il peut être si intime à chacun, c'est parce qu'il est infiniment grand : celui qui sait à chaque seconde le nombre des grains de sable de la mer, comment nous oublierait-il ?

*Dans la nuit j'ai cherché*, édition centurion, 1991, p. 14-15

Quand une route s'offre à nous,  
encore faut-il la suivre.

Quand un livre nous est destiné,  
encore faut-il le lire.

Quand un ami parle,  
encore faut-il l'écouter.

Or, Dieu vient constamment à notre rencontre comme  
une route, comme un livre, comme un ami.

La route qui mène à lui, c'est la *nature*.

Le livre qui parle de lui, c'est la *Bible*.

L'ami qui nous fait confiance dans l'intimité  
du cœur à cœur,  
*c'est Dieu lui-même.*

*Vous ne trouverez pas* Dieu comme l'araignée qui tire  
tout d'elle-même pour faire sa toile.

*Vous ne trouverez pas* Dieu comme la fourmi qui entasse  
tout ce qu'elle trouve sur sa route, n'importe où, n'im-  
porte quoi et n'importe comment.

*Vous trouverez Dieu* comme l'abeille qui, de fleur en  
fleur, choisit le meilleur nectar.

*Dans la nuit j'ai cherché*, édition centurion, 1991, p. 16

« Les secrets de mon Père,  
je vous les ai fait connaître ».

Cette nouvelle lumière, la sagesse de la foi, élargit  
notre connaissance infiniment. Déjà, par le regard sur  
le monde, mon intelligence m'ouvrait à un prodigieux  
regard : la certitude de l'existence d'un Être, source de  
tout être, au-delà de tout être.

Mais elle ne m'apprend rien sur ce qu'est Dieu lui-même.  
Maintenant, par la foi, tout ce que mon intelligence  
m'avait appris est transfiguré par ce que Dieu me révèle  
de lui. [...]

Mon intelligence ne se démet pas, ne « s'écrase pas »  
mais laisse simplement irradier sur elle une autre lumière.  
Alors Dieu greffe sur mon regard d'homme « un principe  
de regard nouveau, conformément au sien. Il nous donne  
en toute vérité des yeux nouveaux, conformes aux siens,  
les yeux de la foi, des yeux qui voient et qui éclairent,  
des yeux qui éclairent ce qu'ils regardent, et aussi voient  
les choses à la lumière de Dieu. »

*Mon Dieu dont je suis sûr*, éditions Fayard-Mame, 1983, p. 151-152

Être humble, se savoir « petit » parce que, devant Dieu, c'est la seule attitude logique.

Prier pour qu'un jour cette évidence : Dieu-Père illumine ma vie.

Être pauvre, renoncer à ses richesses et à son droit.

Ainsi, se crée, peu à peu, une intimité avec Dieu : il n'est plus un étranger, un inconnu lointain : en moi, se créent des liens d'enfant, un dialogue avec quelqu'un que je comprends et qui me comprend.

Alors je découvre peu à peu que ce que Dieu regarde ce n'est pas l'écorce extérieure de mes actions, mais le motif intérieur qui m'a poussé.

*Être petit devant Dieu, c'est prier.*

*Être petit et prier, cela va forcément ensemble.*

Si, en toi-même, tu t'es fait petit devant Dieu, si tu en as le désir tout au moins, car le jour où tu essaieras pour de bon, tu verras que c'est terriblement difficile, alors tu peux prier.

*Dans la nuit j'ai cherché, édition centurion, 1991, p.45*

Marie,  
je n'ai point parlé de vous jusqu'à présent.  
Seriez-vous absente ? Oubliée ?  
Mais comment « la mère de mon Seigneur »  
(comme le disait votre vieille cousine Elisabeth)  
pourrait-elle être absente de ma vie ?

Mais d'abord, laissez-moi régler un petit,  
tout petit point de protocole.

Je n'ai pas de difficulté à dire *tu* à Dieu :  
Il est tellement au-dessus de tout prénom personnel,  
le silence seul l'exprime.

Mais à vous, Marie,  
je ne me décide pas à vous dire *tu*.  
Pourquoi ? je ne sais.

Mais un *vous* si plein de toutes les tendresses humaines,  
si riche de toutes mes admirations.

J'aime vous regarder dans votre humanité quotidienne  
jeune fille et femme, inconnue de tous,  
mère attentive, épouse soigneuse [...].

*Mon Dieu dont je suis sûr, éditions Fayard-Mame, 1983, p.175-176*

L'équipe, la communauté, ne sont pas d'abord des organismes juridiques, mais un laboratoire où se fabrique l'unité par la charité. Et de même, la messe, la méditation qui la précède, l'action de grâces qui la suit, mais aussi tout l'effort d'unité qui va désormais se jouer durant la journée, sont un bloc sans fissure : « Nous voulons que l'unité qui se fabrique à la messe soit la loi de notre unité à tous. Il faut donc avoir offert notre volonté au préalable pour mourir avec le Christ en vue de la formation de l'unité. Notre action de grâces doit être : Vous venez de vous donner à moi pour être mangé afin qu'en me donnant aux autres, je réalise l'unité.

« L'équipe est un enfantement terrible : on devient animé du même Esprit Saint. C'est l'orientation à l'autre pour être un avec lui. Se prendre en charge mutuellement de telle manière que tout ce qui manque à chacun, l'équipe entière en soit responsable. Il faut nous assumer les uns les autres tels que nous sommes : « Qui est triste sans que je sois triste avec lui ? ».

Cela s'apprend en petite équipe : Il faut imiter le Christ dans la construction de l'unité. C'est cela que le Seigneur veut de nous et cela est impossible à l'homme sans lui.

*Comme s'il voyait l'Invisible*, édition du Cerf, 1987, p. 175-176

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit... » (1 Co. 13, 1). Cet hymne à la charité peut être lu, sans le trahir en remplaçant le *Je* de saint Paul par l'équipe, puisque en elle se noue la charité. Ce texte enflammé et si pratique en même temps devient alors un guide incomparable pour ceux qui ont choisi cette forme de vie apostolique :

« Quand l'équipe parlerait les langues des hommes et des anges » (et nous voyons tout ce que cela signifierait dans la liturgie, la mentalité et les conversations), « si elle n'a pas la charité elle n'est plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit » (elle ne vaut pas plus que les cloches qui sonnent en vain et ne regroupent plus personne).

C'est tout ce texte de saint Paul que nous devons paraphraser ainsi ; tout y passe : la catéchèse, les sermons enflammés, le dévouement absolu aux autres, le style de vie pauvre, tout cela ne servira de rien pour l'apostolat si l'équipe n'est pas enracinée dans la charité.

*Comme s'il voyait l'Invisible*, édition du Cerf, 1987, p. 189-190



« Mon Royaume, a dit Jésus, est semblable à une très petite graine plantée dans le sol... Pour qu'elle grandisse, elle doit accepter de mourir en terre, mais ensuite elle devient un grand arbre et les oiseaux du ciel s'abritent dans ses branches ».

La graine, c'est Jésus lui-même, et sa mort sur la croix a été la naissance de l'Eglise. Toute la vie de Dieu passe désormais dans l'Eglise comme la graine fait passer toute sa vitalité dans l'arbre immense qui naît d'elle et ne fait qu'un avec elle.

Arbre et graine ne font pas deux, mais un : ainsi les chrétiens sont un avec Jésus. La graine contient déjà en germe tout l'arbre : Jésus s'achève dans les chrétiens.

Mais sur ce tronc magnifique, les passants stupides ont laissé leurs traces et elles ne sont pas belles ! [...] Cependant, sous l'écorce abîmée, la sève passe puissante.

*Dans la nuit j'ai cherché*, édition centurion, 1987, p.73

Réfléchir sur Dieu, croire que Dieu a parlé, aimer Dieu qui m'aime, il y a là comme trois marches ou plutôt trois échelles, et même trois échelles « coulissantes », capables de se dresser à l'infini. Trois échelles par lesquelles moi, homme, j'ai à monter vers Lui.

Mais Dieu n'est-il pas inaccessible, l'au-delà de tout ?

C'est vrai, mais il est aussi amour : Lui-même nous donnera, inventera, si j'ose dire, telle l'échelle de Jacob « abaissée dans la direction de la terre et venant du ciel que touchent les plus hauts échelons », la véritable échelle qui descend vers nous, pour nous ramener vers lui : Jésus-Christ.

Dans le livre de la Genèse qui nous raconte ce rêve de Jacob, nous lisons le point culminant de cet événement : « Et voici que le Tout Puissant est descendu lui-même et se tient auprès de lui. »

*Mon Dieu dont je suis sûr*, éditions Fayard-Mame, 1983, p.149-150

Mère, l'Eglise m'engendre au Christ. C'est elle qui me donne sa Parole. Jésus, avant de quitter la terre, n'a laissé ni livre, ni code, ni catéchisme mais une Eglise dans laquelle sont nés les Evangélistes et qui, inspirée par l'Esprit du Christ, a trié, dans une masse de documents, les écrits du Nouveau Testament. C'est elle qui, aujourd'hui, me dit « prends cela et lis... » Et c'est en son sein que le Symbole des Apôtres, le résumé authentique de ma foi, a pris corps. [...]

Mère plus encore, l'Eglise me donne vie par les sacrements du Christ: les gestes que Jésus a accomplis durant sa vie terrestre lui ont été confiés. Par elle, ils arrivent jusqu'à moi: ils nourrissent, me guérissent, me rétablissent dans l'amitié de Dieu, m'unissent aux autres.

Mère, elle l'est, mon église et mère d'enfants innombrables! Plus j'accepte et j'entre dans sa maternité, mieux se réalise mon enfantement, jamais achevé, dans le Christ, et plus je deviens moi-même, à mon tour et pour d'autres, l'Eglise.

*Mon Dieu dont je suis sûr*, éditions Fayard-Mame, 1983, p.172

Mais ce Fils, Lumière de la Lumière,  
Engendré égal au Père,  
est tout regard vers lui.  
Le Père lui donne tout, c'est-à-dire lui-même,  
et le regarde dans une complaisance infinie.  
Et lui, Fils, il se redonne tout au Père,  
lui, l'image unique et absolue  
tendue vers le Père.

Fruit de ces deux regards,  
Flamme infinie de joie divine,  
venant du Père par le Fils,  
Amour, Source vive, Feu,  
l'Esprit Saint,  
Dieu comme le Père, égal au Père,  
Dieu comme le Fils, égal au Fils,  
la Plénitude de l'échange éternel,  
le flux et le reflux, dans les Trois,  
de l'amour donné, recueilli, redonné.  
Père, Fils, Esprit Saint, en ces trois,  
un amour Un,  
l'unique amour,  
l'Amour.  
Une communication et une communion si totales  
que les trois ne font qu'une seule pensée  
et un seul amour  
sans commencement ni fin

*Mon Dieu dont je suis sûr*, éditions Fayard-Mame, 1983, p.188

« Mère de Dieu », ces trois mots,  
 je n'aurai jamais trop d'heures de silence  
 pour les contempler.  
 Comme ces plantes du désert  
 qui attendent des jours, des années peut-être,  
 une pluie pour germer,  
 il nous faut les redire  
 jusqu'à ce que votre fils les féconde en nous.  
 Tous les âges s'étonnent !  
 « Celui que le cosmos chante et ne peut contenir,  
 en votre sein, il est présent »,  
 « Vierge, mère, fille de votre fils,  
 humble et haute plus qu'aucune créature ».

Que dirai-je de plus ?  
 Ceci qui pour moi est souverainement essentiel :  
 « Femme, voilà ton fils,  
 Fils, voilà ta mère »,  
 ces ultimes paroles que me dit Jésus en croix  
 aujourd'hui à moi sont dites.  
 Déjà réalisées, à l'instant de l'Annonciation.  
 Marie, avez-vous pressenti, alors,  
 que « le Fils du Très Haut »,  
 « le Fils de Dieu »,  
 Celui dont le « le règne n'aura pas de fin »  
 était à ce point lié à l'humanité,  
 Vous, nourrie des Ecritures ?

*Mon Dieu dont je suis sûr*, éditions Fayard-Mame, 1983, p.177-178

*Mon Dieu, mon Dieu,  
 mais enfin qui es-tu ?  
 A travers ces pages  
 où il n'est question que de Toi,  
 comme à tous ceux qui ont parlé de toi,  
 il ne me reste dans la main  
 que quelques gouttes de rosée.*

*Quelques gouttes de rosée  
 pourront-elles éteindre  
 la soif de l'humanité ?*

*Mon Dieu, mon Dieu,  
 quand j'ai dit de Toi  
 que tu es l'immense,  
 le Tout-Autre, le Tout-Puissant,  
 ces mots appliqués à Toi  
 ne sont que de pauvres coquilles  
 de noix vides.*

*Mais ils m'aident à me mettre à genoux,  
 en silence, et à t'adorer.*

*Et quand je dis de Toi  
 que Tu es le Tout-Proche,  
 plus présent à moi-même  
 que mon propre nom,  
 alors, mon Dieu, je sais que la réalité,  
 là aussi, dépasse à l'infini  
 la fiction de mes paroles.*

*Mon Dieu, je t'ai appelé « le Feu »,  
viens en moi, brûler, envelopper, aimer.  
Et Tu es aussi le « Vent » :  
qu'il m'emporte, me pénètre, et m'assiège,  
que jamais je ne dise : « Assez ».*

*Tu es la montagne,  
sainte, séparée, inaccessible,  
et Tu es le berger  
chercheur perpétuel de la brebis égarée.*

*Tu es mon Dieu, cela je le sais,  
Tu es l'être le plus sûr  
qui soit au monde,  
sur lequel non pas un, non pas mille,  
mais tous les milliards d'hommes  
et toutes les générations par milliards  
peuvent s'appuyer,  
Celui qui ne manquera jamais,  
et ne se manquera jamais.*

*Dans la nuit j'ai cherché, Centurion, 1991, p. 29-30  
Suite à la p. 30*

La « mission » est un mystère. Affirmer cela n'est pas une banalité, ni un refuge pour les jours d'échec.

Le mystère est inscrit dans sa nature même : participation de l'homme à l'œuvre de Dieu, soumission à l'Esprit qui « souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va... » (Jn 3, 8), elle est donc une marche forcément mystérieuse et, au sens littéral, déroutante, sur des chemins qui ne sont pas les nôtres : « Mes voies ne sont pas vos voies » (Is. 55, 8).

C'est une algèbre perpétuelle où l'on avance d'inconnue en inconnue –, une étrange alchimie où le salut surgit de l'exil ; les certitudes y naissent de l'épreuve, la lumière de l'obscurité.

*Comme s'il voyait l'invisible, éditions du Cerf, 1987, p.13*

Jamais description plus précise du mystère de l'apostolat ne sera donnée : l'apôtre, c'est celui qui fait profession de guider les hommes vers l'invisible. Le voit-il lui-même mieux que les autres ce but caché ?

Directement non.

Est-il, dès lors, un de ces guides aveugles, dont parle le Seigneur, qui en conduit d'autres en plein fossé ?

Encore moins.

Qu'est-il donc ?

Il est *l'homme de la foi* : il ne voit pas, il ne sait pas, il croit. Tout son être est engagé dans la confiance absolue en Dieu qui ne peut « ni se tromper, ni nous tromper » selon la formule même de l'acte de foi. Le Christ lui a donné sa Parole, et lui, il a misé sa vie sur cette Parole du Verbe fait chair : « Je sais en qui j'ai cru » (2 Tm. 1, 12).

Quand on dit de l'apôtre qu'il est l'homme de la Parole, ce n'est pas d'abord parce qu'il parle pour annoncer le message : c'est, antérieurement à toute action, parce qu'il a misé sa vie, pour lui et tous les hommes, sur la Parole de Dieu.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.14

Prier est donc une fonction immédiatement liée à notre tâche missionnaire. Peu importe que notre prière soit douce, ou sèche, joyeuse ou lourde, tendue ou isolée, elle est notre outil, le trépan qui creuse les profondeurs pour en faire jaillir Dieu.

Dans le corps mystique de Jésus, nous nous lions à la prière des cloîtrés et nous nous appuyons sur elle, mais nous avons à remodeler, à repétrir leur prière dans la pâte des hommes concrets que nous côtoyons chaque jour : notre usine, notre atelier et, à partir de nos camarades, Pierre ou Antoine, tous les autres semblables à eux, tous les contremaîtres à partir du contre-maître, les patrons... Et notre rue, notre quartier, depuis le voisin dont cinq centimètres de cloison nous séparent jusqu'à l'inconnu qui passe... Les fiancés qui viennent nous voir. Dieu nous les envoie pour qu'une prière directe les imprègne.

Puisque pour ouvrir le cœur des autres à Dieu nous comprenons la nécessité de la prière prions donc Dieu pour qu'il fasse comprendre à notre être tout entier, intelligence et cœur, – et du dedans –, la place primordiale de cette fonction dans notre tâche d'apôtre.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.76

Il est capital pour les apôtres de saisir la nécessité de cette purification : Dieu allume en nous une flamme, mais il faut qu'elle consume d'abord le plus humain de ce qui est en nous, nos attraits, notre nature, notre pente. Ce n'est pas que la nature et la pente de nos attitudes soient mauvaises, Dieu choisit ses serviteurs et les qualifie pour son service, mais il faut que tout cela disparaisse dans une alchimie mystérieuse jusqu'à n'avoir plus comme seul motif d'action que l'appel de Dieu qui envoie : « *In nomine Domini* » (la devise de Paul VI).

Tant que la nature et la grâce coïncident, l'action est savoureuse et facile : elle reste encore trop humaine, et Dieu sait mieux que nous à quel point nos retours sur nous-mêmes et nos complaisances l'alourdissent.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.32

La Mission demande un grand temps d'assimilation lente, toujours plus long, finalement, que les délais les plus larges que l'on s'était d'avance fixés. Avant de *donner*, et de donner le bien le plus précieux de l'univers, celui que la terre et le ciel ne peuvent contenir, il faut d'abord recevoir et non seulement de Dieu, ce qui est évident, mais aussi recevoir du plus pauvre sa pauvreté même : si l'humble écoute ne précède pas le don de la parole, il y a grand risque de prêcher ses idées à soi-même, plutôt que Jésus-Christ.

« Les pauvres seront évangélisés », c'est le signe de la mission, mais à condition que les évangélistes se mettent à l'écoute de ceux qu'ils évangélisent. Ensuite, alors, ils pourront porter le message.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.207

L'attitude missionnaire n'est le monopole de personne, elle est toujours située au cœur même de chacun de ces trois appels (appel du baptême, appel à vivre les conseils évangéliques, appel au sacerdoce): elle est le fait de tout baptisé, du consacré, du prêtre.

Ensemble, ils découvrent leur diversité et leur complémentarité dans la manière propre à chacun de témoigner « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous, et en tous » (Eph. 4, 5-6). L'expérience les mène à une conviction intime à savoir que l'un des moyens les plus efficaces pour susciter la conversion des hommes à Dieu dans le respect de leur liberté est l'existence de communautés chrétiennes où foyers militants, missionnaires consacrés, prêtres, prient et travaillent en pleine union et amitié, chacun selon la grâce propre de son état et dans cette complémentarité qui constitue l'Église.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du cerf, 1987, p.161

Elle est belle cette prière du « je vous salue Marie », inépuisablement simple. Comme le voile de Véronique sur le visage du Christ, ce pur tissu d'Évangile est fait pour nos larmes d'hommes.

Comme une symphonie avec ses divers mouvements, et ses nuances. Elle s'ouvre, cette prière, dans un grand silence: l'ange salue Marie. Tout est murmure, souffle intérieur. Elle se continue par une acclamation joyeuse: l'acte de foi d'Elisabeth: « Tu es bénie entre toutes les femmes, et béni le fruit de ton sein ». On aurait pu entendre à condition d'être tout proche.

Alors survient le grondement d'une immense rumeur répercutée de siècle en siècle, faite des voix et des appels de toute l'humanité: « Sainte Marie, priez pour nous, pêcheurs ».

Et le silence s'impose de nouveau car les paroles finales « maintenant et à l'heure de notre mort » appartiennent à chacun, personnellement, l'invitant à l'attention.

*Mon Dieu dont je suis sûr*, éditions Fayard-Mame, 1983, p.215

## Oui, tu es Dieu vivant

Suite de la p. 22

*Mon Dieu, tant d'homme aujourd'hui  
nient leur misère et veulent jouer au grand.  
Pourquoi? Parce qu'ils ne te connaissent pas  
et qu'ils se doutent confusément  
que s'ils regardaient en face  
leur misère,  
ils seraient noyés par elle et engloutis.*

*Mais moi, mon Dieu,  
parce que je sais qui Tu es,  
je n'ai pas peur de la regarder, ma misère,  
car Tu es plus grand qu'elle  
et si mon cœur me condamne  
Tu es plus grand que mon cœur.*

*Mon Dieu, Tu es l'Immuable,  
Celui qui peut changer pour devenir meilleur:  
mon Dieu, voici mon inconstance.  
Tu es l'Éternel, et je suis l'éparpillé,  
les jointures de notre temps  
craquent de toutes parts,  
rassemble-moi  
dans ta présence sans fissures.*

*Tu es Celui qui es tout  
et je ne suis pas grand-chose,  
mais tout ce que j'ai de vrai,  
de clair, de loyal,  
c'est Toi qui, à chaque instant,  
le crée en moi.  
Et tu peux tout, je le sais,  
même me faire très grand.*

*Tu ne dépends de personne  
et Tu es Celui  
qui est le plus immédiatement  
accessible,  
ta porte est toujours ouverte.*

*Mon Dieu, Tendresse infinie et vivante,  
non pas une idée, mais Quelqu'un.*

*Dans la nuit j'ai cherché, Centurion, 1991, p. 30-32*



Foi et pauvreté, il faudra l'écrire sans cesse et le souligner, sont la réponse propre et éminemment adaptée pour ce temps d'aujourd'hui, le remède vraiment spécifique pour affronter et guérir la blessure de l'incroyance de ce demi-siècle.

Être pauvres de fait, être pauvres de cœur, une unique et double pauvreté – comme la charité – à laquelle nous n'accéderons que lentement, et j'allais dire pauvrement, c'est-à-dire peu à peu, pas à pas. On ne se dépouille pas d'un coup, mais on peut tendre chaque jour vers la simplicité, le détachement, la confiance en Dieu seul.

« Aujourd'hui plus qu'hier et moins que demain » n'est pas qu'une devise d'amoureux ou, plus exactement, c'est la devise de tous les amoureux du monde, ceux de Dieu et ceux de la sainte pauvreté.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.18

L'homme de Dieu possède un secret : Dieu lui a révélé son nom, « Il est ». Mieux encore il lui a révélé ses noms : Père, Fils, Esprit d'amour, et par ces mots humains l'homme atteint l'intime mystère de Dieu. A travers les mots qu'il balbutie et qui restent chargés d'obscurité, il entre en communication avec chacune des personnes divines : il y trouve sa joie intime, sa pacification, non pas un refuge, une évasion, mais le centre même, infiniment calme, où tout se rassemble. S'il vivait loin de cela, il n'aurait pas son compte, ni s'il cessait d'être un amoureux perpétuel de son ami-Dieu.

C'est un homme tourné vers Jésus-Christ : la grande présence de Dieu qui « a habité parmi nous ». Ce même Dieu de la création, ce Verbe semblable au Père, s'est fait à notre portée pour que la réciprocité, la communication, la communion entre Dieu et l'homme soient totales. « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi » (Ga. 2, 20), à mon tour je lui donne ma vie : donner, non par une idéologie, mais par un lien de personne à personne.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, P47

Il est une autre raison, non plus psychologique, mais qui tient à la nature même de la conversion : une âme qui a quitté Dieu – ou qui ne l’a jamais connu – ne peut d’elle-même s’introduire dans l’amitié divine, et Jésus nous le dit : « Nul ne vient à moi que mon Père ne l’attire » (Jn 6, 44). Le retournement de la conversion n’est pas une œuvre d’homme : Dieu seul connaît les chemins qui, du dedans, mènent à Lui, ou, plus véritablement encore, Dieu seul peut entrer dans un cœur et y faire sa demeure. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, c’est en vain que peine le maçon ; si le Seigneur ne garde la ville, c’est en vain que veille la sentinelle » (Ps. 127).

Nous en avons fait l’expérience cent et mille fois. Il nous faut donc comprendre que notre première tâche et notre première efficacité résident dans une supplication instante et constante auprès de Dieu pour qu’il agisse dans le secret des cœurs.

*Comme s’il voyait l’invisible*, éditions du Cerf, 1987, p. 72

Or, vivre le Christ, c’est le rencontrer dans ses mystères, lui et sa Mère, et nous unir sans cesse à tous les épisodes de sa vie, l’un après l’autre, les faisant défiler dans une méditation qui leur donnera plus de consistance réelle que toute l’imagerie que les illustrés déversent en nous. C’est pratiquer les « retours à Dieu » qui en sont comme un flash tout au long de nos journées.

C’est également faire aveuglément ce que Jésus appelle aimer, appliquer comme de petits enfants ses leçons sur l’amour, les leçons personnelles de Jésus données *en son nom propre* : *Et moi, je vous dis...*, river en nous, incorporer à nous ces attitudes d’obéissance à Jésus.

Ainsi, par des attitudes précises – la joue gauche après la joue droite, les demandes du Pater, l’amour des ennemis –, Jésus donnera à notre cœur la forme, l’élan de la charité elle-même...

*Comme s’il voyait l’invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.52

Comment accéder à ce sens de la personne ?

L'oraison en est la compagne inséparable. Dans la mesure où l'on se sait aimé de Dieu, où l'on s'est redit mille et mille fois : « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi », s'extasiant de ce fait ; dans cette mesure on saura faire oraison également sur la présence de Dieu en ceux qui, dans la réalité, nous entourent ; nous nous arrêterons pour les contempler inexprimablement enrichis du Christ mort et ressuscité pour eux, nous ne les pèserons plus à leur poids purement humain, mais à leur valeur divine et notre sens de la personne prendra toute sa force.

Seul Dieu qui donne la charité peut nous y faire accéder. Ne croyons pas que le temps qui nous manque soit un obstacle insurmontable. Cet obstacle porte avec lui sa solution : en prenant son temps pour cette oraison préalable, nous ferons découvrir, par notre manière de l'accueillir, le sens de la personne à celui qui vient à nous. Cette attitude est communicative : d'autres apôtres porteront la même attitude autour d'eux.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.128

Nous serions des imbéciles si nous prononcions les paroles du Seigneur comme venant de Dieu et si, les oubliant aussitôt, nous nous laissons noyer par les difficultés quotidiennes (en nous et hors de nous), les alignant les unes après les autres comme si elles étaient le dernier mot.

« Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde », dit le Seigneur (Jn 16, 33). Tout apôtre est choisi pour être le témoin de la victoire du Seigneur et cette victoire est sûre, car elle est de Dieu : une attitude de complexé et de vaincu serait la contradiction même de la Parole toute-puissante. Ce qui lui est demandé, en premier lieu, et sur quoi tout le reste doit s'enraciner, c'est la constance de sa foi en cette victoire définitive. Bien plus, il n'attend pas de la foi qu'elle lui donne, un jour, la victoire : elle est déjà la victoire.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.135

L'Évangile peut rester voilé aux hommes, mais l'apôtre sait qu'il ne fait que prêcher le Christ Jésus, Seigneur ; il annonce l'Évangile, il ne s'annonce pas lui-même. Et, toujours la force apostolique, « ce trésor de l'apostolat, nous le portons en des vases d'argile, pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous ». La formation de l'apôtre doit comporter ce sentiment dynamique de sa faiblesse, cette force qui résulte de l'humilité, et en définitive, cette imitation du Magnificat de la sainte Vierge.

En même temps que cette certitude que Dieu passe dans la mesure même où l'apôtre se sent impuissant, il est une autre certitude : le grain qui meurt porte des fruits. La mort de l'apôtre engendre la vie des croyants. La foi en action, c'est cette certitude de la mort qui aboutit à la résurrection.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.223

Beaucoup cherchent Dieu, mais prennent, sans le vouloir, la route opposée à celle qui mène vers lui ; comme des techniciens qui construisent, ils assemblent des matériaux, tracent des plans, vérifient si ça tient ou non. [...]

Mais quand il s'agit de la recherche de Dieu, une telle attitude échoue toujours. La vraie recherche de Dieu est au contraire beaucoup plus semblable à l'attitude d'un homme qui, après s'être assis, écoute. Et c'est logique, *car Dieu, en définitive, n'est pas quelque chose à bâtir ou à faire. Il est quelqu'un à recevoir.*

Et quand on reçoit quelqu'un, on commence par s'asseoir et écouter.

S'asseoir, écouter, ce n'est ni une démission ni une paresse. Il en est toujours ainsi quand nous voulons nous laisser imprégner par une vérité trop grande pour nous.

*Dans la nuit j'ai cherché*, éditions Centurion, 1991, p.7-8

Cette amplitude de l'appel de Jésus, qui ne cesse de nous étonner et nous prend parfois au dépourvu, trouve son origine dans cette participation réelle à l'ensevelissement et à la Résurrection du Seigneur, qui constitue le baptême : nous sommes greffés vitalement sur le Christ, membres de son corps, soudés à lui.

Tout baptisé doit donc méditer en son âme et dans son action même les conditions pour adhérer positivement au Christ : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mt. 16, 24).

Jésus nous indique nettement ce qui nous attend et comment l'on peut être son disciple. Rien ne peut être proposé de plus grand ni de plus positif puisque la Croix conduit à la Résurrection : mais il nous est demandé d'avance, non seulement d'accepter cette croix mais de la reconnaître comme l'outil de travail propre par excellence à construire le Royaume de Jésus sur terre et dans le ciel.

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.154

Et les jours de tentation, ou bien les jours où nous sommes éprouvés par une communauté ou un coéquipier qui nous pousse au murmure, pensons à ce pauvre Moïse qui n'eut pas le bonheur, après une vie de lutte, d'entrer personnellement dans la Terre Promise et qui dut se contenter de la regarder de loin, parce que un jour, à Mériba, « au jour de la tentation du désert, les cœurs se durcirent et nos pères tentèrent le Seigneur, l'éprouvèrent après même avoir vu son œuvre ». Et le même psaume invitational de Matines nous dit quel est le fruit du murmure dans la pensée de Dieu : « Ils n'accéderont pas à ma quiétude » (Ps. 95).

Moïse et Aaron nous donnent le fin mot de tout cela : au peuple qui murmure contre eux dans le désert ils disent : « Nous, qui sommes-nous ? Ce n'est pas nous, mais bien Yahvé, que vos murmures atteignent » (Ex. 16, 8)

*Comme s'il voyait l'invisible*, éditions du Cerf, 1987, p.204

## Prière pour continuer à croire

*Voilà, mon Dieu,  
des années que je te cherche  
et ma vie n'est pas loin de finir.  
Dix ans, quinze ans sont si vite passés.*

*Ce n'est pas que je sois pessimiste  
et que je joue à me faire peur !  
Ce n'est pas que j'abandonne la course  
rêvant à la retraite paisible.*

*Non, non, je te demande la grâce  
de continuer à aller de l'avant  
comme autrefois, à vingt ou à trente ans  
ou même à cinquante...*

*mais si je pense à l'âge, c'est parce  
qu'il m'apporte avec lui un surcroît,  
un surplus, une nouvelle provision de foi.*

*Oh ! bien sûr, les tentations  
n'ont pas disparu et même celles  
qui se font moins bouillonnantes  
ont simplement peut-être changé de forme.  
Et l'on fait des bêtises à tout âge.*

*Mais ce qui fait ma grande joie,  
c'est de découvrir que la foi s'amplifie  
avec l'âge.*

*Il y a longtemps qu'on vit ensemble,  
mon Dieu.  
Rien n'est plus beau qu'un vieux ménage  
où l'amour n'a cessé de grandir  
[...]*

*Eh bien, la foi c'est ainsi.  
Avec l'âge, elle prend plus de consistance,  
plus de force, moins d'éclat,  
mais tellement plus de confiance.  
Elle envahit chaque coin de l'âme et du corps,  
et Dieu devient Dieu de mieux en mieux.  
Elle tient alors en quatre ou cinq mots,  
un peu moins, un peu plus, selon chacun,  
et même si parfois je les radote,  
ils sont tout pleins de toute ma vie.  
[...]*

*Mais quand donc, Seigneur,  
saurais-je aimer ?  
Aimer ceux qui ne savent pas le rendre,  
aimer ceux qui vous font des ennuis,  
aimer ceux qui sont d'un autre avis !  
Enfin en « un » mot aimer « le prochain ».  
(celui-là on le choisit jamais).*

*Eh bien, dans toute cette misère de ma vie,  
c'est la foi qui est, si j'ose dire,  
toute mon espérance !*

*Car elle pèse de tout le poids massif  
des découvertes que j'ai faites de toi,  
ô mon Dieu immense et grand,  
pour me faire voir « ce prochain »  
à ta lumière.*

*Une fois de plus je vais m'y mettre.  
Peut-être bien qu'un jour  
j'y arriverai à la fin.*

*Et si ce n'est pas avant le jour de la retraite,  
ni peut-être même avant ma mort,  
c'est encore la foi qui me tirera d'affaire.*

*Parce que j'ai foi en Jésus-Christ,  
qui m'a aimé, ne me regarde,  
Dieu Père, qu'à travers lui,  
Jésus qui vit et règne avec toi,  
dans l'unité de ton esprit d'amour,  
tout au long de l'histoire du monde.*

*Oui, j'y crois.*

*Dans la nuit j'ai cherché, Centurion, 1991, p. 84-88*



## Repères chronologiques

- 1908 31 août, naissance de Jacques Loew à Clermont-Ferrand
- 1918 Élève au Lycée de Nice
- 1926 Étudiant à la Faculté de Droit et à l'École de Sciences politiques de Paris
- 1929 Avocat au barreau de Nice jusqu'à son entrée chez les dominicains
- 1932 A 24 ans, au cours d'un séjour en sanatorium en Suisse, il découvre Dieu et retrouve le catholicisme
- 1934 Entrée au couvent des dominicains de Saint-Maximim (Var)
- 1936 Profession et premiers vœux
- 1939 Profession solennelle  
Octobre : ordination sacerdotale
- 1941 En juillet à Marseille, J. Loew collabore avec le Père Joseph Lebret et René Moreux à la fondation du mouvement *Économie et humanisme*. Secrétaire de rédaction de la revue, il rencontre Simone Weil



1942 1<sup>er</sup> janvier : première paie de docker

Il va vivre seul dans le quartier des ouvriers du port. Il poursuit l'étude sur la situation socio-économique des dockers tout en travaillant sur les quais.

Il entre en relation avec Madeleine Delbrêl.

Octobre : quelques prêtres et religieux, qui se réunissaient depuis 1941, sollicitent de Mgr Jean Delay la possibilité d'un essai de vie communautaire évangélique et missionnaire dans le cadre d'une paroisse ouvrière.

Première édition de *Les dockers de Marseille – Analyse type d'un complexe*

1943 1<sup>er</sup> novembre : Mgr Delay confie à J. Loew et quelques prêtres la paroisse Saint Louis dans la banlieue nord de Marseille.

Son originalité est l'union entre paroisse et mission

1946 Mars : J. Loew est chargé de la paroisse Saint-Trophime à La Cabucelle avec deux autres prêtres. Il continue le travail de docker.

1947 Loi votée par le Parlement sur le salaire de garantie des dockers.

1954 2 février : J. Loew arrête son travail de docker après avoir expliqué le sens de son obéissance à ses compagnons de quais

Mgr Delay, sollicité par les chrétiens du quartier, autorise l'équipe à entreprendre, à temps limité, un travail à domicile qui lui permette de vivre de son salaire

1955 Août : retraite session rassemblant quelques prêtres et des jeunes gens. C'est le point de départ de la Mission Ouvrière saints Pierre-et-Paul (MOPP).

1956 15 septembre : Mgr Charles de Provençères, archevêque d'Aix-en-Provence, reconnaît officiellement le groupe de la Mission Ouvrière Saint-Pierre-et-Paul

1960 Septembre : une nouvelle équipe de ministère démarre à Toulouse avec deux prêtres et deux missionnaires au travail.

1961 Une équipe commence au Sahara, partageant la vie des techniciens du pétrole dans le désert, à Hassi-Messaoud

- 1963 Départ de deux équipiers pour le Brésil
- 1964 J. Loew rejoint l'équipe du Brésil dans la banlieue de São Paulo. Jusqu'en 1969, il réside là environ 9 mois par an
- 19 août : mort accidentelle de Paul Xardel
- 13 octobre : mort de Madeleine Delbrêl
- 1965 29 juin : la MOPP est reconnue officiellement par l'Église comme « institut apostolique de droit diocésain »
- 24 septembre : un acte de la Congrégation des Religieux transfère J. Loew à la MOPP. Il quitte l'Ordre dominicain pour se consacrer à ce groupe naissant.
- 1969 J. Loew revient en Europe : début de l'École de la Foi à Fribourg, destinée à la formation d'annonciateurs de l'Évangile, laïcs ou religieux.
- 1970 Fondation de 4 équipes de la MOPP à Montréal (Canada), Tokyo (Japon), Tremblay (région parisienne), Salvador de Bahia (Brésil)
- 1973 Août : lors de l'assemblée générale de tous les équipiers, J. Loew donne sa démission comme responsable d'ensemble de la MOPP.
- 1974 Extension de l'École de la Foi, tant à Fribourg que par de nombreuses sessions en Afrique, Canada, Europe.
- 1981 J. Loew obtient d'être remplacé comme directeur de l'École de la Foi par un laïc
- 1982 Tout en restant membre de la MOPP, il partage désormais la prière et la vie des moines cisterciens-trappistes de l'abbaye de Cîteaux, puis à l'abbaye de Tamié et chez les Ermites de Marie (au Perthuis).
- 1991 Installation définitive à l'aumônerie de la Trappe d'Echourgnac en Dordogne.
- 1994 14 février : retour à Dieu.



## Table des matières

Présentation	5
Le moment présent	7
Ecouter	8
La foi	9
Les trois chemins	10
La vision de la foi	11
Être petit	12
Marie	13
L'équipe	14
Guide de marche	15
L'union	16
Les escaliers	17
L'Eglise	18
La Trinité	19
Mère de Dieu	20
<i>Prière : Oui, tu es Dieu vivant</i>	21
La mission	23
L'apôtre	24
La prière	25

Purification	26
Entendre	27
La communauté missionnaire	28
Annonciation et Visitation	29
<i>Prière : Oui, tu es Dieu vivant</i>	30
La pauvreté	32
L'intimité	33
La re-conversion	34
Les retours à Dieu	35
Mon prochain	36
La constance	37
L'apostolat	38
S'asseoir et écouter	39
L'appel	40
Des murmures	41
<i>Prière pour continuer à croire</i>	42
Repères chronologiques	47

